

UN AGENT SECRET POUR LE BLUES (ou presque).

Le blues mène à tout...A condition d'en sortir. C'est la pensée du jour qui m'est venue en ce soir du 5 décembre 2014 lorsque, parmi les spectateurs qui remplissaient le théâtre de Villeneuve sur Yonne, j'assistais au concert de BOBBY DIRNINGER. Je ne sais pas, à vrai dire, si le blues l'a mené à tout mais, en tout cas, il l'a mené partout (ou presque): à Chicago, en Russie, à Montreux, au Kazakhstan et même dans le Sénonais (la veille de son concert à Villeneuve, il était dans l'émission "la route du blues" sur Radio Stolliahc 90.1 FM). Le blues, cet Alsacien, nouvellement Lorrain et Champenois par la volonté présidentielle, il le connaît sur le bout des doigts: ceux qu'il fait courir sur le clavier de son piano électrique et ceux qu'il fait glisser sur les cordes de sa guitare acoustique. Il en a certainement perçu les ondes depuis son berceau qu'il occupait provisoirement en cette année 1966 rendue mémorable par cette performance de BOB DYLAN: passer une demi-heure (ou presque) de son concert à l'Olympia à accorder sa guitare. C'est du moins une des anecdotes que Bobby, imperturbable, raconte tout en pinçant les cordes de sa guitare, un exemple d'humour "pince sans rire", donc. Convaincu par le sérieux (ou presque) avec lequel Bobby émaille son concert de souvenirs personnels, le public reçoit, sans sourciller mais un sourire incrédule aux lèvres, signe avant-coureur d'un rire intempestif, des éléments biographiques qui vont du cousinage avec Paul McCartney à une parenté possible avec Dylan au prétexte qu'un certain ZIMMERMAN était boulanger dans le même village que sa grand-mère née de père inconnu. Informations tout à fait plausibles puisque le talent de Bobby le hisse au niveau de ces sommités.

Peut-être qu'avec son passé de musicien voué aux trois accords et aux douze mesures (ou presque, pour certains bluesmen légendaires comme John Lee Hooker), BOBBY DIRNINGER éprouve-t-il le besoin de "sortir du blues"? C'est du moins l'impression que donne son dernier album "THE BOOK" dans lequel il quitte quelque peu "la route du blues" pour s'engager sur d'autres pistes: la piste de ska, bien sûr, et se laisser glisser vers le rock et le jazz . Impression confirmée par sa prestation scénique: tout au long des deux parties du concert, il tourne autour du blues en abordant plusieurs genres musicaux périphériques comme la soul, le rock'n'roll, le boogie-woogie, le folk, la pop et même la chanson française (ou presque puisque québécoise). Mais il ne peut s'empêcher d'entrer de temps en temps et de plain pied dans le cercle ainsi délimité, cédant à l'attraction que le blues continue d'exercer sur lui.

Mais pourquoi ce besoin de s'écarter, ne serait-ce que provisoirement, de cette musique dont il se fait pourtant le zélateur auprès du public enfantin avec son spectacle "la route du blues" dont il a fait profiter les scolaires l'après-midi même en ce même lieu?

Peut-être veut-il suivre le conseil d'authentiques bluesmen rencontrés lors de son séjour à Chicago dans les années 90 étonnés par le fait qu'un "frenchy" on ne peut plus blanc et encore dans la fleur de l'âge (ou presque) s'intéresse à une musique déjà ancienne et typiquement noire, l'incitant à jouer sa propre musique.

Pour ma part, j'avance un autre élément d'explication à cette attraction/répulsion (ou presque) que Bobby semble éprouver envers le blues: dans

la "windy city" Bobby avait pour voisin rien moins que le fondateur du plus ancien label de blues (Delmark), BOB KOESTER en personne. La sentence favorite de ce potentat du blues, propre à décourager définitivement les plus doués des postulants au titre de bluesman dont Bobby faisait alors partie, affirme que "les Blancs ne seront jamais que de pâles imitations des chanteurs noirs de blues". Ce jugement péremptoire a convaincu Bobby que sa "quête de purisme semblait perdue d'avance". Ce que démentent formellement certains titres qu'il a interprétés ce soir.

Je ne réfute pas le terme d'"imitation" car c'est inévitablement le lot de tous ceux qui n'ont pas créé un genre mais en sont "seulement" les propagateurs. ROBERT JOHNSON, référence suprême en matière de blues originel, n'a-t-il pas lui-même commencé sa carrière en imitant les initiateurs du blues du delta du Mississippi que sont CHARLEY PATTON et SON HOUSE? Alors, "imitateur" BOBBY DIRNINGER? Sans aucun doute mais avec beaucoup de talent et servi par des dons de mimétisme vocal qui lui permettent d'évoquer plusieurs grands noms de la musique américaine.

Et si "pâleur" il y avait ce soir-là elle n'était due qu'à l'éclairage minimaliste demandée par Bobby. Juste ce qu'il fallait pour donner aux spectateurs l'illusion d'entendre ELVIS PRESLEY chanter "are you lonesome tonight". Le public a, en la circonstance, parfaitement joué le jeu particulièrement lorsque Bobby a rappelé comment des groupies du "King" épongeaient la sueur de son front avec leur mouchoir. Deux spectatrices se sont prêtées à cette coutume. La séquence s'est transformée en gag: en précisant qu'Elvis avait coutume d'embrasser sur la bouche les spectatrices attentionnées, Bobby ne s'attendait pas à ce qu'un garçon se présente à cet effet, comme ce fut le cas. Bien que la reconstitution ne fut pas poussée à son terme, le public apprécia cette intervention impromptue à sa juste valeur. Elvis ne fut pas la seule cible parodique de Bobby. JERRY LEE LEWIS en a aussi pris pour son grade le temps de deux de ses tubes: "Whole lotta shaking going on" et "great ball of fire". Tout y était: la gestuelle du "killer" le jeu, de piano incendiaire et le point d'orgue (ou presque): le pied sur le clavier pour le final. Ne manquait plus que la mise à feu (au sens littéral) de l'instrument que Bobby occulta pour assurer la suite de sa tournée.

Cette imitation déclencha l'hilarité du public particulièrement chez ma voisine de gauche dont les soubresauts ne seront pas sans conséquence sur la vidéo que je m'appliquai à filmer. L'interprétation du "Georgia on my mind" de RAY CHARLES donna lieu à un parallèle avec le "love me" de POLNAREFF, Bobby accusant implicitement le "génies" d'avoir plagié l'homme au postérieur le plus célèbre de la pop française. Une recherche en paternité serait, bien sûr, superflue. Comme dirait THIERRY TOINOT qui, comme à son habitude, mitraillait l'artiste sur scène: "y a pas photo".

Bobby empruntera à nouveau, un peu plus tard, la voix de Ray Charles pour une version très soul de "imagine".

L'énoncé des titres ci-dessus suffit à montrer que le blues le plus authentique, celui du delta n'avait pas sa place dans la première partie du concert. Il est vrai que l'utilisation du piano ne se prête guère à cet exercice. Cet instrument plutôt difficile à traîner dans la boue du Mississippi était entièrement voué au développement d'une musique urbaine comme Bobby le démontra en interprétant le célèbre "Kansas city" dans la foulée des deux premiers titres fleurant bon la Nouvelle Orléans de DOCTOR JOHN que Bobby a d'ailleurs rencontré aux States. Bobby se fiait à la culture musicale de ses auditeurs pour identifier les titres qu'ils se gardait bien d'annoncer. Identification que je n'ai pas toujours su faire, à ma grande

honte.

Au-delà des interprétations parodiques (ou presque) de ces titres, la virtuosité de Bobby s'imposait par des incursions dans la musique classique ("Ainsi parlait Zarathoustra" de RICHARD STRAUSS, servant, selon lui d'entrée en scène à Elvis (?) avant de se transformer en un "see see rider" endiablé) et dans la pop avec une version surprenante d'un tube de SUPERTRAMP qui clôturait cette première partie.

Quelques bières et boissons non alcoolisées plus tard, le concert reprenait dans une coloration quelque peu différente puisque Bobby avait abandonné son piano au profit d'une guitare électro-acoustique. Le mot "coloration" n'est pas vraiment en adéquation avec l'absence de lumière (ou presque) dans laquelle se déroula la partie guitaristique du concert. Décidément, ma caméra qui peinait à fournir de la luminosité ne prenait pas son pied ce soir-là, contrairement au reste de l'assistance prête à suivre Bobby dans ses déambulations musicales aux frontières du blues. Ce fut d'abord un hommage à BOB DYLAN à qui Bobby (la coïncidence entre ces deux pseudo-prénoms serait-elle entièrement fortuite?) voue une admiration indéfectible, par le truchement d'un titre ("lay lady lay") enregistré l'année où Bobby soufflait ses trois bougies avant de souffler, quelques décennies plus tard, dans un harmonica semblable (ou presque) à celui de son modèle. Devenu "l'homme en noir" dans cette quasi obscurité, Bobby se devait d'interpréter un titre de celui qu'on désignait ainsi: JOHNNY CASH. Il ne s'en priva pas en reprenant, ce me semble, un "Folsom prison blues" soutenu par un jeu de guitare spectaculaire: Bobby tirait sur ses cordes tel un prisonnier cherchant à écarter les barreaux de sa cellule. Cette reprise de l'un des plus illustres représentants de la "country music" symbolisait le parti pris de ce concert: tourner autour du blues, l'effleurer du bout du manche ou du clavier jusqu'à la limite de la résistance et finalement y céder avec, par exemple, une reprise d'un standart, premier blues pour puristes de la soirée. Je parierais bien, non pas ma chemise mais mes chaussures de marche (walkin' shoes), qu'il s'agit du "walkin' blues" de Robert Johnson. Mais il y a tellement de blues qui commencent par "woke up this morning" que je peux très bien être à côté des dites pompes (neuves ou presque). Tant pis! Je maintiens. Mais, peu importe, le son puissant de slide produit par cette guitare à l'aspect (presque) anodin imposa dans l'assistance un silence religieux (ou presque) qui se poursuivit avec l'attaque de "will the circle be unbroken", un de ces chants chrétiens que les Américains affectionnent tant. L'émotion suscitée par cette séquence s'effaça pour faire à nouveau place à l'humour lorsque Bobby entama un morceau sensé plaire aux fans des STONES et qu'on découvrit assez rapidement être une version, plutôt "stonienne" il est vrai, du "day tripper" des BEATLES.

Même si, dans la lettre, le blues n'était pas très présent dans la suite du concert de BOBBY DERNINGER, il l'était dans l'esprit. Bobby a le don de nous faire croire que le blues est partout (ou presque) ou du moins qu'il mène vraiment à tout: à la chanson québécoise de FELIX LECLERC (seul titre qu'il annonça- la race du monde- et heureusement car celui-ci est inconnu du public français) au répertoire de BRASSENS (qu'il dit être un bluesman plus authentique que ceux qui instrumentalisent le blues traditionnel pour parler de leur addiction au whisky) et aux chansons du patrimoine français (telle "la vie en rose" dont il donna une version instrumentale très bluesy). Ca se discute... Mais, ce qui ne se discute pas c'est la qualité d'interprétation et la virtuosité instrumentale dont notre Alsacien, Lorrain, Champenois et Bourguignon (ou presque puisque d'adoption seulement) fait montre (ah, bon! Franc-Comtois, en plus?) entre autres dans ses chorus accompagnant sa

reprise du "honest I do" de JIMMY REED.

Nous en étions alors au rappel qui donna à Bobby l'occasion de prouver sa disponibilité: il donna au public le choix entre l'utilisation du piano et celle de la guitare. Ce fut le seul moment où Bobby fut pris au dépourvu lorsqu'un petit rigolo le mit au défi de jouer des deux en même temps (c'est peut-être une idée à creuser, n'est-ce pas, Bobby?) mais pas pour longtemps car il résolut le problème en décidant d'une utilisation successive des deux instruments. Le piano eut l'honneur de la touche finale avec la partie instrumentale de "lady madona" (les BEATLES figureraient-ils au Panthéon personnel de notre homme?)

BOBBY DIRNINGER donne parfois l'impression d'un certain dilettantisme, semblant n'avoir préparé que succinctement sa play list. Je pense au contraire qu'il ne laisse rien au hasard. Ainsi, lorsqu'il demande au public de lui suggérer un dernier morceau à jouer au piano, il écarte certaines propositions par une boutade afin de ne retenir qu'un titre s'inscrivant dans son répertoire certainement très étendu. Ce soir, ce fut "Saint James infirmary" dont il donna une version à la Ray Charles, imitation vocale comprise. Il n'oublia pas de placer quelques unes de ses compositions: "in the end" de l'album éponyme ainsi que deux titres de sa prochaine réalisation (un album entièrement acoustique qui devrait paraître en février 2015).

Avec de telles qualités vocales, instrumentales et de composition et sa faculté d'exploiter habilement son sens de l'humour (et celui des spectateurs), comment BOBBY DIRNINGER n'est-il pas plus connu? Du moins en France car il s'est taillé une solide réputation du côté de Chicago grâce à l'album "the french connection" qu'il a enregistré avec la chanteuse américaine ZORA YOUNG et qui fut classé n°1 des charts de blues US en 2010. Je le soupçonne d'être en partie responsable de cet anonymat (ou presque) en se tenant volontairement à l'écart du "star system". Pas de participation au jury de la star academy (ou de je ne sais quel avatar actuel de cette usine à vedettes météoriques). Pas de passage chez Drucker (mais, que fait la police, euh...Pardon, son agent?). Pas de "une" dans les Inrocks(Juppé y a bien eu droit, lui!). Cette propension à rester dans l'ombre tant médiatique que scénique (voir plus haut) m'induit à considérer Bobby comme une sorte d'"agent secret pour le blues" pour reprendre un titre de TONY JOE WHITE: "secret agent for the blues" (à propos, malgré son nom, et sa couleur de peau, ce dernier n'est-il pas un bluesman blanc très crédible, Mr Koester?).

On ne peut que féliciter les responsables de l'association 606 REED AND BLUES d'avoir découvert ce bluesman pétri de talent. Et je pense me faire le porte parole de l'heureux public qui a assisté à ce concert d'exception. C'était le dernier de la saison organisé par le président Jacques Mollet, la secrétaire Marie-Noëlle Philippot ("la cheville ouvrière", Jacques dixit) et les autres membres du bureau de l'association. Une saison riche en qualité et en diversité. Les quelques invités de la prochaine saison annoncés par le président promettent un millésime du même tonneau (ou presque) et nous mettent l'eau à la bouche.

Affaire à suivre, donc. EDMONBLUES